
LES CAHIERS DU CERMTRI

Centre d'Etudes et
de Recherches
sur les Mouvements
Trotskye
et Révolutionnaires
Internationaux

3, rue Meissonnier
93500 Pantin - France
01 49 91 44 83
cermtri@wanadoo.fr
<http://www.trotsky.com.fr>

DOSSIER (3)

Russie, 1917

- La lutte pour la liquidation de l'ignorance
- Le combat de Lénine contre la bureaucratisation de l'État ouvrier

**Pierre Lambert,
(1920 – 2008)
initiateur du CERMTRI**

N° 166

janvier 2018

ISSN 0292 - 4943

6€

● Document 4

Jan Cornelis Ceton *L'École et l'Enfant en Russie soviétique*

Jan Cornelis Ceton (1875-1943). En 1899, cet instituteur néerlandais, militant syndicaliste, devient membre du Parti social-démocrate des travailleurs (SDAP). Il rejoint l'aile marxiste de ce parti et, en 1909, avec David Wijnkoop et Willem Van Ravesteijn, fonde le Parti social-démocrate (DDP) qui deviendra en 1918 le Parti communiste (PCN).

En 1921, il demande l'autorisation à l'échevin de la ville où il enseigne de faire un voyage en Russie pour y étudier l'École unique de la Russie soviétique. (Il souhaite en même temps participer au Congrès de l'Internationale syndicale rouge et du Komintern.) L'autorisation lui est refusée ; il

passa outre et se rend en Russie où il va visiter de nombreuses écoles. À son retour, il rédige cette brochure qui sera traduite en français en 1923 et dont nous reproduisons de larges extraits.

Sa désobéissance lui vaudra de perdre son poste, mais sa notoriété lui permettra de le récupérer en 1923.

En 1926, une scission s'opère au sein du CPN et Ceton participe à la fondation d'un nouveau parti communiste, le Parti communiste hollandais-Comité central (PCH-CC). Mais en 1930, lorsque ces deux partis communistes se réunifient, Ceton abandonne la politique.

Introduction

L'édifiant rhétoricien qui retient chaque dimanche matin l'attention du lecteur libéral du *Handelsblad*, par sa chronique de l'étranger, sera satisfait. Il avait consacré tout un article de fond au fait que l'auteur de cette brochure, donnant quelques impressions à son retour de Russie dans *De Tribune*, avait déclaré que quelqu'un qui va en Russie et croit y trouver une société communiste est un naïf.

Eh bien, tout aussi naïf est celui qui, allant en Russie, croit y trouver l'école communiste.

[...] Un changement des lois économiques et politiques d'une société ne s'accomplit pas en une couple d'années ; la réalisation d'un développement social demande son temps, aussi bien que celle de toutes les évolutions dans la nature.

Et il va de soi, pour un communiste, pour le lecteur réfléchi que, vu les circonstances dans lesquelles le prolétariat russe parvint à la dictature, vu les énormes difficultés avec lesquelles il eut à lutter, l'opposition contre laquelle il dut combattre à l'intérieur et hors de ses frontières, il ne pouvait être question d'un développement à peu près normal pendant une période de quatre années durant lesquelles on commençait à parler d'un régime communiste.

Si nous avions à écrire l'histoire de l'enseignement pour une pareille période dans un État capitaliste, nous pourrions établir, sans examen approfondi et avec pleine certitude, que l'enseignement, pendant une période de guerre et de misère, serait extrêmement négligé et qu'il ne serait nullement question d'améliorations et de réformes.

Pour la Russie, l'on peut certainement affirmer le contraire. C'est extraordinaire, ce qui a été expérimenté et réalisé pendant ce temps, si l'on prend en considération les circonstances très difficiles.

Certes, l'école communiste n'existe pas encore en Russie, ne serait-ce que pour la simple raison que chaque forme d'école est complètement dépendante des conditions sociales, et en premier lieu des formes de production. Aussi longtemps que cette forme de production n'est pas complètement communiste, l'école unique du travail ne peut pas exister en réalité, puisqu'elle est basée entièrement sur le travail. La Russie se trouve à une époque de transition qui peut encore durer des années, et le système scolaire ne précéda jamais le système social ; il n'en est qu'une partie, et le plus souvent celle qui arriva la dernière à son complet développement. Le régime capitaliste existait déjà avant que l'on pût parler d'un système d'école capitaliste.

C'est d'ailleurs vraiment la question – nous n'y insisterons pas ici – de savoir si le communisme pourra se développer nationalement, même dans un pays aussi grand que la Russie. Nous nous trouvons à la première phase d'une révolution mondiale ; la Russie ne restera pas seule, mais sera suivie par d'autres peuples chez qui la dictature du prolétariat se développera peu à peu.

Cette dictature prolétarienne forme la transition du système de production capitaliste au système de production communiste et cette période est d'un grand intérêt pour le développement de la société et pour l'histoire.

Cette période est d'un plus grand intérêt encore pour le développement de l'école, pour la pédagogie. Que nos gouvernants capitalistes ne s'en aperçoivent pas, cela ne doit étonner personne. En premier lieu, ce sont cependant eux qui ont pour tâche de défendre jusqu'à l'extrême l'ordre social, et leur intérêt est de lutter contre la réalisation d'une nouvelle forme de société, mais ils manquent souvent de notions sur l'évolution sociale. C'est le cas certainement de nos gouvernants qui règnent dans le domaine de l'école. Dans la capitale de Hollande, ceux-ci ont estimé devoir refuser à un pédagogue (mais c'était un pédagogue communiste) un congé pour aller étudier l'école russe, et lorsque celui-ci partit quand même, après que le Conseil communal s'était prononcé pour ce congé, il fut révoqué.

La période actuelle est particulièrement intéressante parce qu'elle est celle de l'expérience, de la recherche d'une voie, d'essais grands et sublimes dans le domaine de l'enseignement également. Et malgré le niveau inférieur de l'école du peuple en Russie avant la révolution, peut-être même en partie à cause de cela, les efforts et les essais de ce pays sont d'une

très grande signification pour l'instituteur communiste dont il est question et pour les quelques autres qui, sur ce terrain, peuvent apporter leur sympathie. Pour la classe ouvrière, ils sont de la plus haute importance.

Nous avons déjà des documents sur l'école russe, des données procurées par des amis politiques de la Russie ou publiées dans leur presse. Pourtant, il y a une grande différence entre « voir » et « entendre dire ».

Et si nous étions, plus facilement que d'autres peut-être, en état de nous faire une idée de ce qui existe en Russie, cette image était, cela va sans dire, très imparfaite. Elle l'est encore maintenant. Le temps pour l'enquête fut trop court. Celle-ci aurait pu être suffisante pour un système scolaire existant dans un autre pays, mais ce n'était pas possible dans la République des Soviets, arrivée brusquement à ce nouveau stade de développement et qui n'a pas encore pu appliquer un système bien défini, où tout se trouve encore à l'état embryonnaire, où l'expérimentation est de courte durée, où la plupart des écoles ne fonctionnent avec le système modifié que depuis un, deux, trois ans tout au plus.

À la question : comment ceci ou cela est-il en Russie, nous ne pourrions souvent donner aucune réponse. Le lecteur le comprendra ; tout est en formation ; tout marche vers l'amélioration ; tout lutte avec le passé, le terrible passé. Il y a encore, évidemment, des villages sans écoles, des régions avec des écoles plus mauvaises que les nôtres, imparfaitement outillées. Mais, hâtons-nous de le dire, cela s'améliore de jour en jour. Et s'il y a un pays où l'école a de l'avenir, c'est la République Soviétique. Le présent nous en est une garantie.

Le passé de l'École russe

Un triste passé sans doute. Dans peu de pays européens, la situation de l'école populaire était dans un abandon aussi complet que dans ce pays sous le régime tsariste. On ne peut même pas y assimiler l'école du peuple en Hollande, qui n'est cependant pas dans une situation brillante.

Nous ne saurions exposer au lecteur ce passé incomplètement connu, et nous développerons ici, en courtes esquisses, ce dont nous avons déjà largement traité dans « L'Instituteur Communiste ».

La société capitaliste tsariste tenait la plupart des travailleurs et des paysans dans l'ignorance, pour pouvoir les exploiter à outrance. Tout le système d'éducation présentait comme caractère d'empêcher tout perfectionnement de la grande masse des prolétaires.

Pestalozzi comparait déjà l'instruction du peuple à une maison géante dans laquelle l'étage supérieur qui abrite une petite quantité d'heureux jouit de la lumière et du soleil, pendant qu'en bas la grande masse croupit dans l'obscurité et l'ignorance.

Sous le régime capitaliste, le développement intellectuel du peuple était aussi inférieur que possible et il est surprenant de voir combien étaient médiocres les sommes que l'État y affectait.

La première statistique sur l'instruction populaire, en 1906, donnait le tableau suivant : dans l'immense Russie, il y avait au total 22 700 écoles dans lesquelles 1 141 915 enfants étaient instruits ; ceux-ci comprenaient 904 918 garçons et 236 997 filles. De tous les enfants en âge d'école, 13,8 % des garçons et 3,3 % des filles recevaient un enseignement.

Pour 14 localités, il y avait, en Russie, une seule école ; chaque instituteur avait au moins 50 élèves. Les dépenses de l'État pour l'instruction du peuple comportaient :

En 1891	22 820 260 roubles
En 1911	27 833 000 roubles
En 1916	195 624 000 roubles

Pendant que le Canada, en 1903, dépensait pour l'instruction populaire environ 5 roubles 92 kopeks par tête d'habitant, et la Grande-Bretagne 4 roubles 50 kopeks, la Russie dépense 44 kopeks. Depuis 1886, le nombre d'écoles croissait en Russie, mais dans une mesure infime en comparaison des besoins des travailleurs. En 1917 (1^{er} septembre), la Russie avait 38387 écoles dans 26 gouvernements ; en 31 années, 15 617 écoles furent construites, soit 504 par an.

Si l'enseignement primaire était tristement organisé dans la Russie tsariste, la situation était plus mauvaise encore pour l'enseignement préparatoire et l'enseignement complémentaire. L'enseignement préparatoire était considéré par la société capitaliste comme une chose inutile, surtout pour les enfants des travailleurs et des paysans, et il fut exclusivement laissé à l'initiative privée. L'État ne s'en occupait pas et ne lui accordait aucun subside. Les quelques écoles gardiennes qui existaient en Russie tsariste étaient des exploitations particulières et destinées exclusivement aux enfants de la classe possédante.

Les conditions n'étaient pas meilleures pour l'enseignement complémentaire ; il était aussi laissé à l'initiative de quelques personnes ou d'organisations privées. Il fut d'ailleurs soigneusement surveillé par le gouvernement tsariste, qui réprimait toute tentative de vitalité dans ce domaine. L'art et la science n'étaient accessibles qu'à une petite minorité d'élus et de puissants.

L'émancipation populaire dans la Russie capitaliste n'étonne pas seulement par son peu d'étendue, mais aussi par l'organisation des moyens pour arriver au but poursuivi. Les écoles étaient divisées en écoles pour le peuple et écoles pour les privilégiés.

Dans les écoles populaires, à la place de la lumière et de l'instruction régnait un esprit d'esclavage et de soumission ; l'âme des enfants y était empoisonnée par la religion.

Les maîtres religieux, au nombre de 12 563 (sur un total de 36 955 instituteurs) intoxiquaient la conscience, l'âme de l'enfant et faisaient, des enfants des travailleurs et des paysans, des esclaves obéissants de l'État bourgeois.

Ce fut là le triste passé de l'école russe.

Nous nous arrêterons après ces quelques indications ; elles suffisent à notre but. Les terribles difficultés résultant de cette indifférence en matière scolaire, devant lesquelles se trouvait le nouveau régime communiste, se montrent parfaitement claires, même pour un profane en la matière. Pas d'écoles, pas d'instituteurs, pas de moyens d'enseignement suffisants pour donner à tous les enfants le minimum que l'école populaire capitaliste offrait à ceux qui la fréquentaient : bien moins encore pour donner à chaque enfant tout ce dont il a besoin.

Ajoutez à cela les difficultés des dernières années ; ce ne fut pas la réalité même qui fit sur moi la plus forte impression, ce fut une simple statistique. À Dom Sojoezof, à la maison des ouvriers, où se tenait le Congrès syndical, on avait organisé une exposition montrant les produits de la Russie. Il y avait une toute simple statistique ; l'illustration, dans laquelle les Russes sont généralement si forts, en était même plutôt défectueuse ; une traduction allemande était ajoutée pour les étrangers. Cette statistique indiquait, pour l'année 1920, ce que l'on aurait voulu donner aux enfants et ce que l'on avait pu donner.

Ce qu'on aurait voulu donner :	Ce que les enfants avaient reçu :
Porte-plume1 par élève	1 pour 12 élèves
Encrier.....1 par élève	1 pour 100 élèves
Crayons.....3 par élève	1 pour 60 élèves
Plumes17 par élève	1 pour 22 élèves
Cahiers.....6 par élève	1 pour 2 élèves
Étoffe.....16 par élève	1,6 pour 1 élève
Papier30 par élève	15 pour 1 élève
Galoches.....1 pour 50 élèves	1 pour 333 élèves
Chaussons1 pour 50 élèves	1 pour 250 élèves

Représentez-vous un instant que vous soyez obligés de travailler dans de telles conditions. Et ce n'est vraisemblablement pas encore le plus dur.

Les deux grandes difficultés sont d'un tout autre caractère.

C'est d'abord le trop petit nombre d'écoles construites et, en second lieu, le manque d'instituteurs préparés.

Les écoles qui existaient étaient, pour la plupart, à peine utilisables. Elles ne l'étaient pas sous l'ancien régime, bien moins encore avec la conception nouvelle des écoles du travail ; même si elles avaient été

propres à cette destination, elles n'auraient pu abriter qu'une faible partie de la population enfantine. Il fallait donc chercher d'autres installations.

Les villes et les villages russes n'ont pas beaucoup de bâtiments publics, les églises exceptées, pouvant être transformés pour servir d'écoles. Il faut ajouter que la Russie a vécu pendant longtemps en état de guerre, que beaucoup de constructions ont dû être employées pour l'armée. Les seuls bâtiments pouvant devenir des asiles pour les élèves étaient les hôtels des anciens capitalistes dans les villes, les chalets et les villas à la campagne. Hélas ! beaucoup de ces bâti-

ments aussi ont souffert au début de la révolution ; des paysans en lutte contre les propriétaires terriens, animés d'un sentiment de colère et de vandalisme, inconscients de l'utilité de ces demeures patriciennes pour l'enseignement de leurs propres enfants, les rendirent inutilisables ou impossibles à réparer.

Nous indiquions en second lieu le manque d'instituteurs préparés ; nous aurions pu laisser de côté cet argument. La reprise de l'école par le régime communiste entraînait une grande pénurie d'instituteurs, parce que trop peu d'enfants avaient jusqu'alors fréquenté l'école et que les communistes avaient pour première tâche d'exterminer l'analphabétisme, la plus effroyable ignorance.

Ainsi que me le signalait un président de syndicat, 350 000 instituteurs seraient nécessaires en ce moment, et il n'y en a que 150 000. Cela indique que, même si l'on travaille avec toute l'ardeur possible, ce mal ne peut s'effacer rapidement.

Nous ajoutons « instituteurs préparés », car l'école du travail demande un tout autre personnel que l'école capitaliste telle que nous la connaissons. Ceci sera mieux compris d'ailleurs quand nous aurons essayé de nous faire une idée exacte de cette école.

Quels furent les adversaires du nouveau régime ? Quels sont ceux qui s'y sont opposés jusqu'à la fin ? Ce furent entre autres les instituteurs des écoles tsaristes qui ont cherché dans la grève un moyen de lut-

ter contre la dictature prolétarienne. Les instituteurs n'ont pas fait la révolution, pas plus qu'ils ne la feront en Hollande ; leur opposition a été, au contraire, extraordinairement tenace. Car, après la grève est venu le sabotage ; et peu à peu, au bout d'une couple d'années seulement, les instituteurs ont commencé à comprendre ce que le bolchevisme serait pour l'école. Cette animosité a disparu actuellement et s'est transformée chez beaucoup d'entre eux en une sympathie, un dévouement comme on n'en rencontre pas ici.

Beaucoup sont venus au communisme et ont appris à comprendre l'école communiste ; d'autres, bien que n'étant pas affiliés au Parti – être membre entraîne de lourdes obligations – sont pleins d'admiration pour la nouvelle école et lui consacrent toutes leurs forces. Ce qui n'empêche que la plupart des professeurs n'étaient pas préparés pour cet enseignement, que d'autres ne pourront ou ne voudront jamais s'y adapter, et qu'il n'est pas possible, en un temps restreint, d'avoir pour l'école du travail des instituteurs complètement préparés.

C'est simplement pour faire voir les difficultés énormes que le prolétariat doit surmonter après la conquête du pouvoir que nous indiquons tout ceci, et pour faire comprendre en même temps que pendant ces quatre années l'enseignement n'a pas pu se développer normalement. [...]

Le syndicat

Il est nécessaire, pour comprendre la marche des questions scolaires dans ce pays, d'en connaître quelque peu l'histoire. Donnons la parole à Lunatcharsky, devenu, avec Kroupskaïa, l'âme de la nouvelle organisation :

« Un point très important était de gagner la masse aux nouvelles visées du commissariat.

Aux meetings du Cirque Moderne, j'exposais aux travailleurs le compte exact des travaux du commissariat. J'attachais un prix tout particulier à développer les vues du gouvernement, non seulement dans les journaux pédagogiques, mais surtout dans les feuilles soviétiques, pour que la question de l'enseignement populaire fût traitée par le peuple entier et non par les instituteurs seuls. Dans la même intention, des délégués des différents syndicats se trouvaient dans les commissions gouvernementales de l'enseignement et dans les conseils d'écoles. Il est clair que, de cette façon, l'intérêt de la grande masse pour l'enseignement fut favorisé au plus haut point. Une opposition s'éleva contre le programme de la part du clergé, à cause de la suppression de tout enseignement religieux à l'école. Il n'était pas facile d'appliquer rigoureusement cette défense. Tous les prêtres et les parasites de l'ancien régime s'y opposèrent de toutes leurs forces, car ils connaissaient trop bien l'avantage qu'il y avait pour eux de faire de l'école un milieu où l'on prêchait l'humilité, la résignation, l'obéis-

sance aux puissants de la terre. Ils luttèrent contre ce décret par tous les moyens et utilisèrent l'ignorance des masses pour les soulever contre ce qu'ils appelaient l'impiété du gouvernement soviétique. »

Mais toutes ces difficultés n'étaient rien encore en comparaison de l'opposition constante et du sabotage du personnel enseignant lui-même. Malgré l'attitude bienveillante du commissariat pour les instituteurs, il se heurta à une animosité continuelle de ce côté. Le centre de cette opposition étant constitué par l'Association panrusse des Instituteurs. À sa direction se trouvaient quelques professeurs de l'enseignement moyen, mencheviks, socialistes révolutionnaires de droite ; une grande partie du personnel enseignant les suivait. Cela se comprend si nous prenons en considération que, au temps du tsarisme, le corps professoral était choisi parmi les éléments les plus fidèles et était, par conséquent, dans sa grande majorité, loin du révolutionnarisme. Notons cependant que les membres occupant les postes les plus élevés dans la hiérarchie scolaire témoignaient le plus de haine et le plus d'hostilité.

Pour écarter toute violence inutile, l'existence de l'Association panrusse des Instituteurs fut longtemps tolérée. Mais la situation devint plus difficile : l'A.P.I. prit de plus en plus le caractère d'un groupement politique dans lequel les manifestations d'un intérêt croissant pour le système révolutionnaire d'enseignement

étaient étouffées, pendant que les instituteurs bolchevistes étaient même exclus. L'enseignement continua, mais différentes écoles devinrent des foyers de propagande antibolcheviste. D'un autre côté, le commissariat rencontrait de plus en plus de sympathie dans la masse pour ses principes révolutionnaires, ce qui ressort des nombreuses marques d'accord venues de tous les coins du pays.

Cette situation intenable devait avoir une fin ; c'est pourquoi le commissariat décida de suspendre l'Association panrusse des Instituteurs et d'en faire un syndicat d'un autre genre.

Ce n'était pas une tâche facile. Parmi les instituteurs, il y avait deux courants. Le premier voulait une immense association dans laquelle toutes les compétences pouvaient être acceptées. Celle-ci n'aurait été qu'une deuxième édition de cette association précédente, dissoute après tant de luttes.

Un certain nombre d'instituteurs communistes voulaient par contre un groupement communiste, petit mais fort.

Il en fut décidé ainsi, mais aussi que le nouvel organisme ne comprendrait pas des communistes seule-

ment, mais que son comité organisateur serait formé de communistes ou de fidèles sympathisants. De nouveaux membres n'y seraient admis que sur recommandation. Le nouveau syndicat ferait naturellement partie de la grande famille syndicale.

L'Association panrusse des Instituteurs trouvait que les statuts ainsi prévus étaient trop sévères, et décida que le syndicat des instituteurs devait être constitué sur les mêmes bases que n'importe quel syndicat ouvrier. Ceux-ci sont, en Russie, indépendants de tout parti politique ; les statuts renferment une clause dans laquelle il est dit que tous les travailleurs peuvent en être membres s'ils reconnaissent la nécessité de la dictature du prolétariat pour le triomphe du socialisme. Les travailleurs jugèrent que cette clause était suffisante pour qu'un instituteur pût être considéré comme un collaborateur à la révolution dans l'école.

Le nombre de membres, qui était, en octobre 1919, d'environ 80 000, approche actuellement du demi-million. [...]

Faits qui parlent d'eux-mêmes

Il y a de ces choses que nous, communistes, considérons comme parlant par elles-mêmes et sur lesquelles il pourrait arriver que nous oublions d'attirer l'attention ; nous voulons éviter cela. Ce sont les réformes scolaires qui sont établies en Russie et qui ont par elles-mêmes une grande signification.

Vous direz que le fait seul qu'en Russie un syndicat d'instituteurs comprend un demi-million de membres qui travaillent dans le domaine de l'école et de la culture socialiste, et dont le Congrès où il y avait 30 % de communistes a montré la plus grande sympathie pour les nouvelles formes d'enseignement, a déjà quelque chose de significatif, et vous avez raison.

En réalité, l'école unique existe déjà en Russie. Cela ne veut cependant pas dire que l'on en est arrivé à donner à tous les enfants un enseignement complet.

Il est bien vrai que l'école est accessible à tous sous toutes ses formes, mais on n'a pas encore pu y créer assez de places. L'accroissement des écoles dit cependant comment on a travaillé dans ce sens. Alors que le nombre de nouveaux bâtiments scolaires était d'environ 500 annuellement sous le régime tsariste, ce nombre a atteint à peu près 4 000 par an pendant la période révolutionnaire ; et l'on est maintenant en état d'augmenter la quantité d'élèves de un demi-million chaque année.

D'un autre côté, on travaille avec un zèle remarquable à l'amélioration de l'instituteur. Toutes les dispositions antérieures sont transformées et le nombre de ceux qui se préparent à cette fonction a sérieusement augmenté. Les dispositions sont prises pour avoir dans un laps de temps aussi court que possible, un grand nombre d'instituteurs préparés à leur tâche.

Si, sous le règne des tsars, il n'y avait que 21 écoles normales (et nous ne parlerons pas de leur qualité), il y en a déjà actuellement 60. Le nombre de ceux qui y étudiaient, autrefois de 4 000, atteint aujourd'hui environ 40 000.

Ce qui est vrai dans ce domaine l'est dans tous les autres.

Nous avons déjà dit que, sous l'ancien régime, rien ne fut fait pour l'école gardienne. Eh bien, à la fin de 1919 (nous ne possédons pas les chiffres actuels), le nombre de jardins d'enfants passait 3 000, et ces écoles abritaient 200 000 enfants de 3 à 7 ans.

Il est difficile de se représenter un pays où la masse des ouvriers et des paysans ne sait ni lire ni écrire. C'était le cas pour la Russie, mais cette situation a déjà changé. L'ordre tsariste reposait en grande partie sur cette ignorance ; l'ordre communiste a besoin de membres qui soient aussi instruits que possible. Le premier travail qu'entreprit le régime soviétique fut la lutte contre l'analphabétisme. Un des tout premiers décrets rendait obligatoire l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Ce n'était pas seulement le gouvernement qui sentait cette nécessité ; c'étaient aussi les ouvriers et les paysans eux-mêmes qui n'épargnèrent aucune peine pour s'instruire. Il est touchant d'entendre parler du temps et du mal que coûtait l'acquisition de notions toutes simples, que nous considérons comme insignifiantes, d'apprendre combien de journées y furent consacrées, combien de privations furent supportées. Partout, dans toute la Russie, se déploie une activité incessante pour créer des organismes d'enseignement pour les adultes.

Il est intéressant de noter ce qu'en dit un des rapports :

« Dans la Russie entière se sont ouverts des milliers de cours et de bibliothèques, un immense réseau de clubs et de salles de lecture couvre tout le pays : le peuple qui a saisi le pouvoir essaye de rattraper le temps perdu pour son propre enseignement et trouve encore des forces et des moyens pour cet immense travail. On peut dire sans exagération que, dans la République russe, il n'existe plus un recoin qui n'ait son centre de culture où vieux et jeunes viennent ensemble chercher les connaissances nécessaires. »

Jetons un coup d'œil sur l'enseignement populaire dans un petit coin écarté de la Russie des Soviets, à Krasnokokschaïsk, dont vous n'avez probablement jamais entendu parler ; il se trouve dans le gouvernement de Kazan, et se nommait autrefois Zarewokokschaïsk. C'est le type de ce qui est fait en Russie pour l'éducation du peuple :

« Sur la liste officielle des établissements d'enseignement existant dans les villes et les villages russes en 1916, il n'est renseigné pour notre district aucune école supérieure à l'école primaire.

Nous avons actuellement devant nous, un tout autre tableau.

En peu de temps, le district s'est couvert d'une quantité d'écoles et d'établissements d'enseignement préparatoire : 14 écoles gardiennes, dont 12 à la campagne, 1 home pour enfants, 1 communauté scolaire et 1 home pour adolescents. L'enseignement post scolaire s'est encore développé davantage : le nombre de bibliothèques atteint 25, parmi lesquelles 22 bibliothèques d'arrondissement, 1 bibliothèque centrale, 1 bibliothèque de district, 1 bibliothèque théâtrale. Les 343 centres actuels pour détruire l'analphabétisme ont réuni 6 400 personnes ; il existe 102 salles de lecture, 23 cercles d'éducation, 3 clubs, 6 maisons du peuple, 2 théâtres populaires itinérants, 1 école dramatique, 1 université populaire, 1 musée, 1 atelier d'arts décoratifs.

La situation à l'école a également fait de grands progrès. Il existe 189 écoles du premier degré, dans lesquelles 8 511 enfants étudient sous la direction de 303 professeurs. Le nombre d'enfants est de 45 par école ; chaque instituteur s'occupe de 28 élèves. Cinq écoles du second degré sont ouvertes, 4 à la campagne, 1 à la ville : 502 enfants les fréquentent, 25 instituteurs y travaillent. Il y a, de plus, un cours de pédagogie en trois années. »

On devra reconnaître que, si même dans les endroits écartés on travaille de pareille manière, l'instruction générale du peuple doit marcher à pas de géant ; mais ce que l'on peut aussi en conclure, c'est que cette aspiration à se perfectionner n'existe pas chez quelques-uns, mais chez la masse qui se fraye irrésistiblement un chemin dans tous les domaines.

Combien sont ridicules, en présence de ces faits, les allusions de la presse bourgeoise dans l'Europe entière, aux bolchevistes sauvages et assassins !

La campagne contre l'analphabétisme, contre cette ignorance est la plus remarquable qui ait jamais été menée. Il n'en existe pareille dans aucun pays.

Déjà maintenant, il y a des villes et des villages où n'existe plus aucun analphabète ; et partout on lutte comme s'il s'agissait d'une maladie infectieuse. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de parler en détail des méthodes suivies. De tous côtés, travail fut entrepris, par l'armée rouge, par les administrations, par le parti, par des cours, par des réunions, par les syndicats, de toutes les façons possibles, et le résultat sera que, dans un couple d'années certainement, ce pays, en guerre pendant ce temps avec presque tous les États civilisés d'Europe, aura porté le peuple à un degré de civilisation bien plus avancé que celui existant chez ses ennemis.

Vous restez étonnés quand vous examinez les données et les rapports en Russie. Une telle liste de lieux dont les noms sont, pour la plupart, à peine connus : à Tscherepowetsk, 58 000 personnes apprennent à lire et à écrire ; 50 000 à Wosnissenk ; à Noworybko, il n'y a plus d'illettrés, et ainsi de suite. Au début, il y eut également de grosses difficultés techniques ; il y avait, par exemple pénurie de livres élémentaires de lecture, et de toute autre littérature, pénurie à laquelle on pouvait à peine remédier, à cause du manque de papier et de matériel d'imprimerie. Les presses des anciennes imprimeries tsaristes, qui n'avaient jamais fait autre chose que livrer de la littérature à la bourgeoisie, auront été vraiment étonnées que, la bourgeoisie ayant disparu, on exigeait de leurs forces beaucoup plus qu'auparavant.

L'école religieuse est supprimée. C'est, en soi, une réforme extraordinaire que l'on a toujours considérée comme impossible dans les pays capitalistes parce qu'elle se heurterait à une résistance irréductible des ouvriers chrétiens. [...] Ici, elle a été réalisée, mais pas sans difficultés. Tout ce qui était réactionnaire ou rétrograde s'y est opposé, mais le peuple a imposé son vœu. [...] La religion est une affaire privée.

Et l'école est une institution de la communauté, où la religion n'a, par conséquent, rien à faire.

L'enseignement est gratuit en Russie ; aucune rétribution scolaire n'y est prélevée. Encore une chose bien simple, n'est-ce pas ! Une si simple réforme que vous voyez pleinement réalisée ici. Comme nous luttons depuis longtemps en Hollande pour la gratuité de l'enseignement ! [...]

Un enseignement gratuit est, en Russie, pour un communiste, une de ces réformes toutes naturelles ; l'enseignement est une chose publique. La gratuité ne s'étend pas seulement à ce que nous appelons ici l'école primaire, mais à tout l'enseignement, depuis l'école gardienne jusqu'à l'université.

[...] Enfin, ce ne sont pas seulement les objets classiques qui sont donnés gratuitement, mais tout ce qui est nécessaire à l'enseignement, dans l'acception la plus large du mot. L'école est pour l'enfant

une maison dans laquelle il peut aller et venir comme cela lui plaît, où il mange et boit, travaille et joue ; l'école est tout pour lui, à côté de sa maison familiale, plus qu'elle-même. L'école du travail en Russie donne à l'enfant tout ce dont il a besoin pour devenir un homme ; s'il lui faut vêtement et nourriture, c'est là aussi qu'il les reçoit. Et ce n'est pas seulement une phrase, c'est une réalité. La nourriture et le vêtement de l'enfant sont de ces choses indispensables, comme il va de soi pour un Russe que, quand vous

allez dans une école, vous y mangiez et vous y dormiez, si c'est nécessaire. Ceci semblerait très étonnant à un instituteur hollandais : une école où vous mangez et où vous pouvez dormir et une école pourtant. Tout ce que l'école possède est gratuit pour l'enfant : la nourriture, les vêtements, les objets classiques, le matériel de travail qui est tout autre chose dans une école du travail que dans nos écoles ; le tout, naturellement pour autant qu'on le possède, pour autant qu'on puisse le procurer.

L'École du Travail

Il n'est pas facile de se faire une image de cette institution. Nous-mêmes, nous surprenions, en Russie, à penser trop facilement à l'école du régime capitaliste.

Nous allons en visiter une. [...] Nous étions donc sur un des boulevards de Moscou. [...]

Nous sommes entrés sans guide et nous allons nous permettre d'ouvrir toutes les salles. Dans la première, vous trouvez un atelier de menuisier, avec tout le matériel nécessaire : bancs, établis et tous les outils. La deuxième est un atelier de filature et de tissage, avec des armoires renfermant toutes sortes de produits de cette industrie. La troisième, une imprimerie : presse plate, presse à main, presse rapide, chevalets, marbres, châssis et composteurs. Vous continuez et vous cherchez toujours l'école. Vous arrivez dans un atelier de métallurgie, puis de photographie, avec salle pour la préparation des clichés ; vous trouvez un atelier de reliure, et aussi des machines plus importantes pour la fabrication en grand ; mais toujours aucune école. Vous entrez dans une grande salle avec scène que vous supposez être employée pour salle de gymnastique ; vous rencontrez aussi deux laboratoires, une salle pour malades, et enfin quelque chose qui, selon vous, ressemble à une école, car il y a une estrade, de petites tables, des bancs et des chaises, et les objets nécessaires pour écrire. Vous ne comprenez pas pourquoi l'on vous a dit d'entrer ici pour visiter une école moscovite alors qu'une si petite partie semble réservée à cet usage. Peut-être qu'une partie sert également d'école de musique, pensez-vous, car vous avez bien rencontré vingt-cinq pianos au cours de vos pérégrinations. Mais votre impression générale est quand même d'avoir vu une réunion de toutes sortes d'ateliers et vous cherchez encore l'école proprement dite suivant l'image que vous vous en êtes formé. Où se trouve donc cette école ?

Eh bien ! cher ami, vous cherchez le cheval sur lequel vous êtes assis ; tout cet ensemble est une école du travail. Vous avez probablement rencontré si peu d'enfants, car ils ont entrepris un voyage scolaire vers Petrograd.

Les locaux qui, de toute évidence, servent d'ateliers, ne sont rien d'autre que des classes où les enfants apprennent à connaître le travail sous toutes ses formes, où ils pratiquent, où ils acquièrent toutes

leurs connaissances par le travail qui fera d'eux des hommes dans la société communiste. Ils le font naturellement sous une direction ; mais cela ne signifie pas ici qu'un professeur est assis devant la classe et que les élèves suivent ses leçons avec une attention soutenue pendant toute la journée. Pour certains enseignements seulement, où le travail pratique ne peut pas servir de base, on emploie l'unique local que nous appelons l'école suivant notre conception étroite.

La première idée qui doit être rejetée quand on observe l'école du travail est que c'est une école où l'on étudie. C'est une école où l'on produit. [...]

Ce n'est pas l'instituteur qui règne à l'école, comme à l'école ordinaire, c'est la matière.

Le professeur n'emploie pas trois quarts d'heure à exposer, développer sa leçon, puis un quart d'heure à la faire réciter ; ici, c'est l'enfant qui œuvre, qui apprend par le travail, qui interroge, expérimente, crée. Ici, l'activité personnelle n'est pas théorique, elle est une réalité ; cette activité est la base de tout l'enseignement, et non pas sous la forme de travail manuel tel que nous le connaissons chez nous, en Europe. [...]

Continuez ; vous voyez ici quelque chose de particulier à la Russie. On croit se trouver dans une fabrique de bottines, toute spéciale. Les élèves tressent les chaussures russes en écorce, semblables à celles portées par les paysans ; ils les font en écorce de tilleul. Ce travail n'a pas seulement pour but d'être une occupation, il est en même temps une étude pour maint métier.

Ici se trouve un appareil spécial que l'on pourrait nommer une trouvaille. Oui, la nécessité rend ingénieux. C'est une forge de campagne. Je n'ai plus besoin de vous dire qu'elle a été fabriquée par les élèves, c'est une chose acquise. Il n'y a à trouver aucun métal, aucune pierre réfractaire, il n'y a que du bois. Il faut voir comment on a réalisé cela avec de l'argile et du bois ; comment le soufflet est remplacé par une sorte de ventilateur qui souffle l'air vers le feu !

Alors, tout ce que l'on voit est fait par les élèves ? Évidemment non. Partout se trouvent des modèles et des objets d'intuition d'après leurs propres croquis et calculs. Au laboratoire de sciences naturelles existent les appareils les plus perfectionnés, qui sont utilisés chaque fois que le travail l'exige. Ici, pas de

leçon de sciences de trois à quatre heures, mais les connaissances acquises pratiquement. Ce modèle de puits artésien n'est pas l'œuvre des élèves, mais ils ont eu l'occasion d'en percer un.

Vous comprenez mieux aussi l'utilité de ces armoires remplies des produits de l'industrie du tissage, qui se trouvent dans l'atelier de filature. Les enfants n'apprennent pas seulement à tisser et filer, ils visitent les usines de textile ; y comprennent les vrais procédés de travail, interrogent les ouvriers, et

rappellent à la maison – leur école est leur maison – les matières premières, les produits fabriqués ; ils les rassemblent et les classent dans les armoires.

Quand nous parcourons à nouveau les ateliers, vous pourrez voir parfaitement comment, en employant les matières premières les plus connues, on enseigne, non seulement théoriquement, mais surtout pratiquement, les différentes branches du savoir. [...]

À Oespjenskoje

Nous nous trouvions ici à une école de « passage ». Les enfants n'y étaient que pendant les mois d'été : c'étaient de petits citadins qui fréquentent l'école à Moscou pendant l'hiver.

Une école ! non, elle ne donnait pas cette impression. Plutôt une grande famille. C'était le caractère dominant de toute l'institution, où maîtres et élèves habitaient, dormaient, étudiaient, travaillaient. Une grande partie du temps était consacrée au travail dans les champs, chez les paysans ; c'était une aide qui fut appréciée peu à peu par ceux-ci. L'école possédait un grand jardin où toutes les plantes possibles étaient cultivées par les élèves mêmes, non seulement pour

étudier la vie de la plante, mais aussi pour pourvoir, dans une grande mesure, à l'alimentation. [...]

Cette école est encore un champ d'expériences à un autre point de vue, dans lequel elle a également réussi. Elle fait la liaison entre la ville et la campagne, entre l'ouvrier et le paysan. Dans la communauté scolaire, dans l'organisation de la jeunesse, les enfants du village et de la ville forment un tout. Le travail des champs réunit pendant les mois d'été les enfants des ouvriers et ceux des paysans. Ceci ne les amène pas seulement à une connaissance et à une estime réciproques, mais fortifie le lien entre les deux classes. [...]

Une crèche

J'y ai vu mainte chose, et j'ai appris l'histoire de ces institutions qui sont maintenant si populaires parmi les ouvrières. Quand on essaya, il y a une couple d'années, de créer de telles garderies, beaucoup de réunions furent nécessaires pour engager les femmes à leur confier leurs enfants. Les mères se firent d'abord expliquer par des femmes de confiance les conditions de ces garderies, et quand elles furent convaincues que les enfants étaient mieux là qu'à la maison, elles arrivèrent peu à peu à cette conception que les garderies étaient des institutions nécessaires.

Celles-ci appartiennent, de même que beaucoup d'autres, à la division des « soins aux mères et aux nourrissons ». Elles ont comme but l'amélioration de la situation matérielle de l'ouvrière comme mère et l'apport de toute aide possible aux enfants. Alors que, autrefois, la mère accouchait, pourrait-on dire, à sa table de travail, elle jouit actuellement de deux

mois de congé avant et autant après l'accouchement, avantage qu'elle n'avait jamais connu. Des homes sont édifiés pour mères et enfants, où les femmes enceintes trouvent un refuge, et, pour l'enfant, les soins et l'éducation et tout ce qui en découle. Plus forte physiquement et moralement, la femme quitte le home et retourne au travail. L'enfant n'est plus abandonné dans une chambre misérable, mais va à la crèche, et ce sentiment que l'enfant y est bien soigné donne à la mère la force nécessaire pour un travail productif.

Au commencement de cette année, Moscou comptait 3 homes pour la mère et l'enfant, 10 pour nourrissons, et 72 garderies où 4 000 enfants environ sont continuellement présents.

Toute la direction et l'organisation de ces maisons est dans les mains des femmes, de même que la direction générale du service. [...]

L'École gardienne à Sokolniki

Vous voudrez bien nous accompagner maintenant à une école gardienne que nous trouvons près d'ici. Vous n'y trouverez pas d'enfants dépassant l'âge de huit ans ; et cependant l'enseignement ou le jeu est également basé déjà sur le travail. Vous êtes immédiatement leurs bons amis, et les mioches vous entraînent pour vous laisser voir

tout ce qu'ils trouvent d'intéressant dans leur maison. Ce sont, en premier lieu, le jeune chat et le héri-son qu'ils semblent avoir depuis peu de temps et pour lequel le chien, qui y est depuis bien plus longtemps doit reculer. Ce petit groupe autour des deux animaux, qui sont contraints de boire du lait pour montrer leurs talents, ne peut rester dans l'oubli.

Et ils ont du lait ! À la ville, on ne pouvait pas en avoir. J'ai déjà signalé que l'on trouve chez les enfants ce qui ne peut être trouvé nulle part. Il fallait entendre la directrice nous expliquer qu'elle dispose chaque jour de 10 litres au moins. On ne rencontre ici que des enfants d'ouvriers et de paysans du faubourg. Il n'y avait évidemment là aucune école gardienne autrefois. Il y existait un bâtiment qui pouvait convenir à cette destination ; mais tous les accessoires manquaient. Oui, dit notre aimable conductrice, les couteaux même étaient en nombre insuffisant ; on nous avait déjà dit la même chose à Oespienskoje. D'où est venu le reste ? En général, de chez les parents que l'on avait réunis au début et qui ne reculaient devant aucune difficulté. L'un avait apporté ceci, l'autre cela, et cette collection disparate fut finalement suffisante pour l'institution.

Cette école a, comme les autres, une forme familiale. Les enfants aident à tous les travaux qu'ils peuvent accomplir de n'importe quelle manière, à la cuisine, au jardin, dans les chambres. Nous les avons interrompus dans leur travail, mais maintenant qu'ils nous ont montré ce qui leur paraît intéressant, ils sont retournés à leur poste. Ils étaient occupés à pétrir et mettre en formes les petits pains qui seront cuits et mangés par eux-mêmes. Entre-temps, nous irons voir à l'étage. Les merveilles de sculpture nous ont été montrées par les petits, mais nous voulons les regarder à notre aise. Ils ont assisté il y a quelques jours à une fête à Moscou et ont essayé de reproduire en argile toutes les beautés qu'ils y ont vues ; il y en a auxquelles ils ont travaillé à deux ou trois pendant une journée entière. Ils ne se bornent pas à employer de l'argile ; tous les produits, carton, fer-blanc, bois, sont bons pour rendre ce qu'ils ont

admiré ; le jardin, l'écurie et la ferme leur en fournissent de toutes espèces. Les résultats de ce travail sont rassemblés dans une armoire ; à côté, toute une collection de dessins qui reproduisent les principaux événements de leur vie d'enfant. La chambre d'habitation est également intéressante ; les essuie-mains y pendent, chaque enfant ayant le sien. Avant le repas, ils vont d'eux-mêmes, alignés sur un rang, pour nous montrer ce dont ils sont capables, se laver les mains. Ils ont aussi chacun leur petite armoire qui contient leurs trésors mystérieux, mais qui doit être tenue avec le plus grand soin possible. Les livres surtout, hélas ! les livres d'images sont encore rares, la lecture et l'écriture n'étant pas encore enseignées ici.

L'heure du repas est arrivée pour les petits. Ils rangent déjà leurs petites chaises et leurs petites tables et mettent le couvert dehors, sous les arbres. Deux autres arrivent avec la soupe, les grands y puisent pour tous, d'autres encore portent la soupe aux enfants attablés ; chacun a son travail déterminé. Tout marche avec ordre sans que personne ne commande ou ne s'en occupe. [...]

De la sorte, la protection de l'enfant s'exerce déjà avant sa naissance et pendant les premiers mois de son existence ; tout ce qui est possible est déjà fait maintenant pour l'aider jusqu'à son complet développement.

Il est clair que ces lois sociales ont une grande influence sur l'enseignement et sur le développement de l'enfant. Il n'est pas un pays capitaliste où de telles mesures ont été prises et appliquées. [...]

L'École et l'enfant en Russie soviétique
par Jan Cornelis Ceton,
les Éditions socialistes – Bruxelles – 1923.